

L'ANGE SUR LE PONT

Il vous est peut-être arrivé de voir ma mère valser en patins à glace à Rockefeller Center. Elle a soixante-dix-huit ans mais elle est de constitution maigre et vigoureuse, et elle s'affuble d'une tenue en velours rouge avec une jupe courte. Elle porte des collants couleur chair, des lunettes, un ruban rouge noué dans ses cheveux blancs, et elle danse avec l'un des employés de la patinoire. Je ne sais pas pourquoi le fait qu'elle valse en patins à glace me déconcerte à ce point, mais c'est ainsi. Durant les mois d'hiver, j'évite ce quartier autant que faire se peut, et je ne déjeune jamais dans les restaurants qui entourent la patinoire. Un jour, alors que je passais par là, un parfait inconnu m'a attrapé par le bras et, désignant ma mère, il s'est exclamé : « Regardez cette vieille timbrée ! »

J'étais extrêmement gêné. Je suppose que je devrais être content qu'elle se divertisse et ne représente pas un fardeau pour moi, mais je préférerais sincèrement qu'elle ait choisi un passe-temps plus discret. Chaque fois que je vois de gracieuses vieilles femmes occupées à arranger des bouquets de chrysanthèmes dans des vases et à servir le thé, je pense à ma mère, vêtue comme une préposée au vestiaire, en train de guider un employé sur la glace au beau milieu de la troisième plus grande ville du monde.

Ma mère a appris le patinage artistique à St Botolphs, le petit village de Nouvelle-Angleterre dont nous sommes originaires, et la valse lui permet de manifester son attachement au passé. Plus elle vieillit, plus elle se languit du monde agonisant et provincial de sa jeunesse. C'est une femme téméraire, comme vous pouvez l'imaginer, mais elle n'apprécie guère le changement. Un été, j'avais pris toutes les dispositions nécessaires pour qu'elle aille rendre visite en avion à des amis, à Toledo. Je l'avais conduite à l'aéroport de Newark. Elle avait paru troublée par la salle d'attente de l'aé-

report, ses panneaux publicitaires lumineux, son plafond en voûte, les scènes de séparation émouvantes et douloureuses qui s’y jouaient sur un assourdissant fond sonore de tango. Elle semblait ne trouver à tout cela aucun intérêt ni aucune beauté et, lorsqu’on comparait les lieux à la gare de St Botolphs, c’était effectivement un cadre étrange où commencer un voyage. Le vol avait été retardé d’une heure et nous avons patienté dans la salle d’attente. Ma mère semblait fatiguée, et vieille. Nous étions là depuis une demi-heure lorsqu’elle a commencé à avoir, visiblement, du mal à respirer. Elle avait passé une main sur le devant de sa robe et s’était mise à happer de profondes goulées d’air, comme si elle souffrait. Son visage était marbré de plaques rouges. J’avais feint de ne pas le remarquer. Lorsqu’on avait annoncé l’embarquement, elle s’était levée et s’était écriée : « Je veux rentrer chez moi ! Si je dois mourir brusquement, je ne veux pas que ça soit dans une machine volante ! » J’étais allé faire rembourser son billet et je l’avais ramenée chez elle. Je n’ai jamais parlé de cet incident, ni à elle ni à une tierce personne ; mais sa peur irrationnelle, ou peut-être névrotique, de mourir dans un accident d’avion m’avait laissé entrevoir pour la première fois qu’en vieillissant, des rochers et des lions invisibles étaient venus parsemer sa route et qu’elle empruntait des chemins ô combien extravagants, comme si les limites du monde se déplaçaient et que celui-ci lui devenait toujours plus incompréhensible.

À l’époque dont je vous parle, je prenais moi-même souvent l’avion. Mes affaires me conduisaient à Rome, San Francisco et Los Angeles, et il m’arrivait de faire une fois par mois la navette entre ces villes. J’aimais voyager en avion. J’aimais l’incandescence du ciel à haute altitude. J’aimais tous les vols à destination de l’est, lorsqu’on voit derrière les hublots les frontières de la nuit balayer progressivement le continent et que, quand il est seize heures à votre montre réglée sur la Californie, les femmes au foyer de Garden City font la vaisselle du dîner et que l’hôtesse de l’avion sert une deuxième tournée d’apéritifs. Lorsque le vol touche à sa fin, l’air est rance. Vous êtes fatigué. Les fils dorés de la housse du siège vous grattent la joue, et vous éprouvez un sentiment passager de tristesse, de désarroi enfantin et boudeur. Vous rencontrez des compagnons de voyage agréables, bien sûr, et des raseurs, mais la plupart des raisons qui vous amènent à de si hautes altitudes sont modestes et prosaïques. Cette vieille dame qui survole le Pôle Nord s’en va apporter un bocal de gelée de pied de veau à sa sœur, à Paris ;

l'homme assis à côté d'elle vend des semelles en imitation cuir. Au cours d'une nuit très sombre, alors que je volais vers l'ouest – nous avions déjà franchi la ligne de démarcation des continents, mais nous étions encore à une heure de Los Angeles et nous n'avions pas amorcé notre descente ; nous nous trouvions à une altitude telle que nous avions perdu toute notion des maisons, des villes et des gens qui se trouvaient au-dessous de nous – j'aperçus une esquisse, une trace de lumière, semblable aux lueurs qui scintillent le long d'une plage. Il n'y avait aucune plage dans cette région du monde, et je savais que j'ignorerais toujours si la bordure du désert, quelque falaise ou quelque montagne était à l'origine de cet arc de cercle lumineux ; mais, dans ces ténèbres – et à cette vitesse et à cette hauteur – cela ressemblait à l'émergence d'un monde nouveau, une indication discrète de ma propre obsolescence, de la saison tardive où j'en étais de ma vie, et de mon incapacité à comprendre ce que je voyais souvent. C'était un sentiment agréable, totalement dénué de regret, le sentiment de me trouver à mi-chemin de quelque passage dont mes fils comprendraient peut-être les lointaines finalités.

J'aimais prendre l'avion, comme je l'ai déjà dit, et je ne souffrais d'aucune des angoisses de ma mère. Ce fut mon frère aîné – son chéri – qui hérita de sa détermination, de sa ténacité, de ses couverts en argent et de certaines de ses bizarreries. Un soir, mon frère – je ne l'avais pas vu depuis environ un an – me téléphona et me demanda s'il pouvait venir dîner. Je l'invitai volontiers. Nous habitons au onzième étage d'un immeuble ; à sept heures trente, il me téléphona du hall d'entrée et me pria de descendre. Je crus qu'il voulait me dire quelque chose en privé ; mais quand je le rejoignis au rez-de-chaussée, il me précéda dans l'ascenseur automatique et nous entreprîmes notre ascension vers les étages supérieurs. À peine la porte se fut-elle refermée qu'il manifesta des symptômes de frayeur identiques à ceux que j'avais observés chez notre mère. Des gouttes de sueur perlaient sur son front, et il haletait comme un coureur.

« Mais enfin, que se passe-t-il ? demandai-je.

– J'ai peur des ascenseurs, répondit-il d'un ton pitoyable.

– Mais de quoi as-tu peur ?

– J'ai peur que l'immeuble s'écroule. »

J'éclatai de rire – non sans cruauté, je suppose. Mais cela semblait terriblement drôle, sa vision des gratte-ciel de New York qui s'effondraient en

s'entrechoquant comme des quilles. Les sentiments que nous éprouvions l'un pour l'autre avaient toujours été teintés de jalousie, et je savais, dans quelque obscur repli de ma conscience, qu'il gagnait plus d'argent que moi et possédait davantage de tout ; et le voir ainsi humilié – anéanti – me faisait de la peine mais, en même temps et à mon corps défendant, me donnait l'impression d'avoir pris une bonne longueur d'avance dans la course aux honneurs qui constituait le socle de notre relation. Il était l'aîné, il était le préféré, mais alors que j'observais son désarroi dans l'ascenseur, j'eus le sentiment qu'il n'était que mon pauvre grand frère, submergé par ses tourments. Dans le couloir, il s'arrêta pour reprendre contenance, et il m'expliqua qu'il souffrait de cette phobie depuis plus d'un an. Il consultait un psychiatre, ajouta-t-il. Je ne voyais pas en quoi cela l'avait aidé. Une fois sorti de l'ascenseur, tout alla parfaitement bien, mais je remarquai qu'il évitait de s'approcher des fenêtres. Lorsqu'il prit congé, je l'accompagnai sur le palier. J'étais curieux. Quand l'ascenseur s'arrêta à notre étage, il se tourna vers moi et murmura : « J'ai bien peur de devoir prendre l'escalier. » Je le précédai jusqu'à la cage d'escalier et nous descendîmes avec lenteur les onze volées de marches. Il se cramponnait à la rampe. Nous nous quittâmes dans le hall d'entrée, puis je remontai en ascenseur et je parlai à ma femme de sa crainte que l'immeuble ne s'écroule. Cela lui sembla étrange et triste, et à moi aussi, mais cela semblait aussi incroyablement drôle.

Ce fut beaucoup moins drôle quand, un mois plus tard, la société qui l'employait déménagea et s'installa au cinquante et unième étage d'un immeuble neuf, et qu'il dut donner sa démission. J'ignore quelles raisons il invoqua. Il s'écoula six mois avant qu'il ne trouve un emploi dans un bureau situé au deuxième étage. Je l'aperçus un jour d'hiver, au crépuscule, à l'angle de Madison Avenue et de la 59^e Rue, attendant que le feu passe au rouge. Il avait toutes les apparences d'un homme intelligent, raffiné et élégamment vêtu, et je me demandai combien des hommes qui attendaient à ses côtés pour traverser se frayaient – comme lui – un chemin à travers les ruines d'illusions absurdes, où la rue semblait être un torrent et l'ange de la mort se trouver au volant du taxi qui approchait.

Il n'avait aucun problème tant qu'il se trouvait sur la terre ferme. J'allai passer un week-end chez lui, dans le New Jersey, avec ma femme et mes enfants, et il me parut être en pleine forme. Je ne lui posai aucune question concernant sa phobie. Le dimanche après-midi, nous regagnâmes New York

en voiture. Alors que nous approchions du George Washington Bridge, j'aperçus un orage au-dessus de la ville. Dès l'instant où nous nous engageâmes sur le pont, un vent violent cingla la voiture et faillit m'arracher le volant des mains. J'eus l'impression que l'immense structure s'était mise à osciller. Parvenu au milieu du pont, je crus sentir la chaussée se dérober. Je ne voyais aucun signe indiquant un effondrement imminent, et pourtant j'étais convaincu qu'un instant plus tard, le pont allait se fendre en deux et précipiter dans les eaux sombres les longues files de voitures du dimanche soir. Le désastre que j'imaginai était terrifiant. Mes jambes devinrent si faibles que je n'étais pas sûr de pouvoir freiner en cas de besoin. Puis je commençai à éprouver des difficultés pour respirer. Il me fallait ouvrir grand la bouche et inspirer profondément pour parvenir à emplir mes poumons d'un filet d'air. Ma pression sanguine avait chuté et je sentais ma vision s'obscurcir. La peur m'a toujours donné l'impression de mener une course et, parvenus à un point culminant, le corps, et peut-être même l'esprit, se défendent en trouvant à puiser dans quelque source fraîche et nouvelle. Une fois arrivé au milieu du pont, ma douleur et ma peur commencèrent à décroître. Ma femme et les enfants admiraient l'orage et ne semblaient pas avoir remarqué mon malaise. Je craignais tout à la fois que le pont s'effondre et qu'ils remarquent mon sentiment de panique.

Je passai en revue le week-end écoulé, y cherchant quelque incident pouvant expliquer ma frayeur ridicule de voir le George Washington Bridge s'envoler dans un orage ; mais ces deux jours avaient été agréables et, même en les soumettant à un examen exagérément scrupuleux, il me fut impossible d'y déceler la moindre source de nervosité ou d'anxiété névrotiques. Quelques jours plus tard je dus me rendre à Albany en voiture. Bien que la journée soit belle et dénuée de vent, le souvenir de ma première crise était trop vif ; longeant la rive est du fleuve, je remontai vers le nord, jusqu'à Troy, où je trouvai un petit pont vieillot que je pus franchir tout à mon aise. Cela avait représenté un détour de vingt-cinq ou trente kilomètres, et il est humiliant de voir des obstacles invisibles et dénués de sens se dresser en travers de sa route. Je suivis le même chemin pour revenir d'Albany et, le lendemain matin, j'allais consulter mon médecin de famille et je lui avouai que les ponts me faisaient peur.

Il éclata de rire. « Vous ! Je n'arrive pas à y croire, répliqua-t-il d'un ton méprisant. Vous feriez mieux de vous ressaisir.

– Mais ma mère a peur des avions, rétorquai-je. Et mon frère déteste les ascenseurs.

– Votre mère a plus de soixante-dix ans, et c'est l'une des femmes les plus remarquables que j'aie connues. À votre place, je *la* laisserais en dehors de tout ça. Ce dont vous avez besoin, *vous*, c'est d'un peu plus de cran.»

Il n'avait rien d'autre à me dire, et je lui demandai de me recommander un psychanalyste. À ses yeux, la psychanalyse n'était pas une science médicale, et il me rétorqua que ce ne serait qu'une perte de temps et d'argent ; mais, se pliant à son obligation de me venir en aide, il me communiqua le nom et l'adresse d'un psychiatre. Celui-ci me dit que ma terreur des ponts était la manifestation superficielle d'une anxiété profondément ancrée, et qu'il me faudrait procéder à une analyse complète. Je n'avais ni le temps ni l'argent ni, surtout, une confiance suffisante en ses méthodes pour m'en remettre à lui, et je lui répondis que j'allais essayer de me débrouiller tout seul.

De toute évidence il existe des zones de souffrance bien réelle et des zones de souffrance imaginaire, et ma propre douleur n'était qu'une illusion, mais comment pouvais-je en convaincre mon corps et mon cœur ? J'avais connu, dans ma jeunesse et mon enfance, des années profondément troublées, et d'autres radieuses ; se pouvait-il que des répercussions de ce passé expliquent ma peur du vide ? Il m'était inacceptable de mener une existence régie par des obstacles invisibles, aussi décidai-je de suivre le conseil du médecin de famille et de me montrer plus exigeant envers moi-même. Quelques jours plus tard, je dus me rendre à Idlewild et, plutôt que d'y aller en bus ou en taxi, je pris ma voiture. Je faillis perdre connaissance sur le Triborough Bridge. En arrivant à l'aéroport je commandai une tasse de café, mais ma main tremblait à un tel point que je répandis du café sur le comptoir. L'homme assis à mes côtés s'en amusa et me fit remarquer que je devais avoir passé une sacrée nuit. Comment aurais-je pu lui dire que je m'étais couché tôt, sans avoir bu une goutte d'alcool, mais que les ponts me terrifiaient ?

En fin d'après-midi, je pris l'avion pour Los Angeles. Il était une heure du matin à ma montre lorsque nous atterrîmes. En Californie, il n'était que dix heures du soir. J'avais sommeil et je me rendis en taxi jusqu'à l'hôtel où je descends toujours, mais je ne parvins pas à m'endormir. Devant la fenê-

tre de ma chambre se dressait une statue monumentale représentant une jeune femme vantant les charmes d'un night-club de Las Vegas. Elle pivotait lentement sur elle-même dans un faisceau de lumière. À deux heures du matin, la lumière s'éteignait, mais la statue continuait de tourner inlassablement toute la nuit. Jamais je ne l'avais vue cesser de pivoter, et cette nuit-là je me demandai à quel moment on huilait son axe, à quel moment on lavait ses épaules. Je ressentis de l'affection pour elle, puisque aucun de nous deux ne pouvait trouver le repos, et je me demandai si elle avait une famille – une mère qui se produisait sur scène, peut-être, et un père à la réputation douteuse, aux espoirs brisés, qui conduisait un bus municipal sur la ligne de West Pico ? De l'autre côté de la rue se trouvait un restaurant, et je vis une femme ivre, drapée dans une cape beige, qu'on raccompagnait jusqu'à une voiture. Elle faillit tomber deux fois. Les rais de lumière s'échappant de la porte ouverte, l'heure tardive, l'ébriété de la femme et la sollicitude de l'homme qui l'accompagnait nimbaient la scène d'une atmosphère d'angoisse et de solitude. Puis deux voitures qui semblaient se livrer à une folle course dans Sunset Boulevard s'arrêtèrent à un feu rouge sous ma fenêtre. Trois hommes jaillirent de chaque voiture et commencèrent à échanger des coups. On entendait les poings frapper les os et les cartilages. Lorsque le feu passa au vert, ils remontèrent en voiture et démarrèrent en trombe. Cette bagarre, tout comme l'arc de cercle lumineux que j'avais aperçu depuis le hublot de l'avion, semblait être le signe d'un monde nouveau mais, dans ce cas, représenter l'émergence de la brutalité et du chaos. Alors je me souvins que je devais aller à San Francisco le jeudi suivant et que j'étais invité à Berkeley pour déjeuner. Cela signifiait qu'il me faudrait traverser le Bay Bridge reliant San Francisco à Oakland, et je pris mentalement note de faire l'aller-retour en taxi et de laisser ma voiture de location à San Francisco, dans le garage de l'hôtel. Une nouvelle fois, j'essayai d'analyser ma crainte que les ponts ne s'écroulent. Étais-je victime de quelque névrose sexuelle ? Ma vie avait été dissolue, insouciance, et source d'immense plaisir, mais y avait-il là quelque secret qu'un praticien devrait percer à jour ? Tous mes plaisirs n'étaient-ils que des impostures et des fuites ? Étais-je, en réalité, amoureux de ma vieille mère dans sa tenue de patiente ?

Contemplant Sunset Boulevard à trois heures du matin, je compris que ma terreur des ponts était la manifestation de l'horreur maladroitement

déguisée que m'inspirait ce que devenait le monde. Je pouvais sans perdre mon sang-froid traverser en voiture les banlieues de Cleveland et de Toledo – longer les lieux où étaient nés les Polish Hot Dog, les Buffalo Burgers, les cimetières de voitures et la monotonie architecturale. J'affirmais aimer me promener dans Hollywood Boulevard le dimanche après-midi. Je vantais avec enthousiasme les beautés du ciel crépusculaire déployé au-dessus des palmiers échevelés et expatriés de Doheny Boulevard, figés contre l'azur incandescent comme autant de rangées de serpillières humides. Duluth et East Seneca étaient charmantes et, si vous n'étiez pas de cet avis, vous n'aviez qu'à détourner les yeux. L'extrême laideur de la route reliant San Francisco à Palo Alto n'était rien de plus que la quête d'hommes et de femmes honnêtes cherchant un lieu décent pour vivre. Il en allait de même pour San Pedro et toute la côte. Mais la hauteur des ponts semblait être un mail- lon que je ne pouvais souder ou rattacher à cette chaîne d'acceptations hypocrites. La vérité, c'est que je détestais les autoroutes et les Buffalo Burgers. Les palmiers expatriés et les complexes immobiliers monotones me déprimaient. L'incessant fond sonore musical qui jouait dans les trains à tarifs réduits me mettait les nerfs à fleur de peau. Je détestais qu'on détruise les repères géographiques qui m'étaient familiers. La misère et l'ivrognerie que je constatais chez certains de mes amis me perturbaient intensément, et j'abhorrais les pratiques malhonnêtes dont j'étais témoin. Et c'était au point culminant de l'arche d'un pont que j'avais pris subitement conscience de la profondeur et de l'amertume des sentiments que m'inspirait la vie moderne, et de l'intensité avec laquelle j'aspirais à un monde plus authentique, simple et paisible.

Mais je ne pouvais changer Sunset Boulevard, et tant que je ne le pouvais pas, il m'était impossible de traverser le Bay Bridge reliant San Francisco à Oakland. Que *pouvais-je* faire? Regagner St Botholps, porter une veste Norfolk et jouer aux cartes à la caserne des pompiers? Dans le village, il n'y avait qu'un seul pont, et là-bas vous pouviez jeter une pierre de l'autre côté du fleuve.

Le samedi, je quittai San Francisco et regagnai New York, où je retrouvai ma fille venue passer le week-end à la maison. Le dimanche matin, elle me demanda de la ramener en voiture au pensionnat religieux où elle était élève, dans le New Jersey. Elle devait arriver à temps pour la messe de neuf heures, et nous quittâmes l'appartement peu après sept heures. Nous étions

occupés à bavarder et à rire, et je m'approchais du George Washington Bridge – de fait, j'en entrepris la traversée – sans m'être souvenu de mon point faible. Cette fois-ci, il n'y eut pas de signes avant-coureurs. La crise me terrassa en un éclair. Mes jambes se vidèrent de leur force. Je haletai, cherchant mon souffle, et je sentis avec terreur ma vue s'obscurcir. Dans le même temps, j'étais résolu à cacher ces symptômes à ma fille. Je parvins à atteindre l'autre côté du pont, mais j'étais profondément ébranlé. Ma fille semblait ne s'être aperçue de rien. J'arrivai à temps devant son école, l'embrassai et pris le chemin du retour. Il était hors de question que je traverse à nouveau le George Washington Bridge, et je décidai de rouler en direction du nord jusqu'à Nyack et d'emprunter le Tappan Zee Bridge. Dans mes souvenirs, celui-ci semblait moins abrupt et plus fermement ancré sur ses berges. Alors que je remontais la route bordée d'espaces verts longeant la rive à l'ouest du fleuve, je décidai que j'avais besoin de m'oxygéner et je baissai toutes les vitres de la voiture. L'air frais sembla me faire du bien, mais cela ne dura pas. Je sentais s'émousser ma perception de la réalité. L'accotement et le véhicule lui-même paraissaient avoir moins de substance qu'un rêve. J'avais des amis dans les environs et j'envisageai de m'arrêter chez eux pour qu'on m'offre un verre; mais il était à peine plus de neuf heures du matin, et je ne pus affronter la perspective de demander à boire de si bon matin et d'expliquer que les ponts me terrifiaient. Je songeai que je me sentirais peut-être mieux si je parlais à quelqu'un; je m'arrêtai dans une station d'essence et fis le plein. Mais le pompiste était taciturne et ensommeillé, et je ne pouvais lui expliquer que sa conversation ferait peut-être la différence entre la vie et la mort. Je m'étais déjà engagé dans le Thruway, alors, et je me demandai quelles seraient mes alternatives si je m'avérais incapable de traverser le pont. Je pouvais appeler ma femme et lui demander de prendre les dispositions nécessaires pour me ramener à la maison, mais notre relation reposait sur tant d'amour-propre et de dignité qu'en reconnaissant ouvertement cette absurdité, je risquais de mettre en péril le bonheur de notre couple. Je pouvais téléphoner à notre garage et leur demander de m'envoyer un chauffeur pour me reconduire chez moi. Je pouvais garer la voiture, patienter jusqu'à une heure de l'après-midi – l'ouverture des bars – et m'imbiber de whisky, mais j'avais dépensé jusqu'à mon dernier centime pour faire le plein d'essence. Je décidai de tenter ma chance et je m'engageai dans la voie d'accès au pont.

Tous les symptômes revinrent en force, et cette fois ils furent pires que jamais. L'air s'échappa de mes poumons comme sous l'effet d'un violent coup. Mon sens de l'équilibre était perturbé à un point tel que la voiture zigzaguait d'une voie à l'autre. Je me garai sur l'accotement et je mis le frein à main. Le supplice que j'endurai me plongeait dans une solitude déchirante. Si j'avais souffert d'un chagrin d'amour, si j'avais été ravagé par la maladie ou ivre mort, cela aurait eu plus de dignité. Je me souvins du visage de mon frère dans l'ascenseur, cireux et luisant de sueur, de ma mère vêtue de sa jupe rouge, une jambe gracieusement levée tandis qu'elle se renversait entre les bras d'un employé de la patinoire; j'eus le sentiment que nous étions tous trois des personnages de quelque tragédie amère et sordide, ployant sous d'impossibles fardeaux et que leurs malheurs isolaient du reste de l'humanité. Ma vie était finie; ce que j'aimais ne reviendrait jamais – le courage illusoire, la vigueur, la compréhension naturelle des choses. Cela ne reviendrait jamais. Je finirais dans le pavillon psychiatrique de l'hôpital du comté, vociférant que les ponts, tous les ponts du monde, étaient en train de s'écrouler.

À cet instant, une jeune fille ouvrit la portière et monta. « Je ne croyais pas que quelqu'un me prendrait sur le pont », déclara-t-elle.

Elle portait une valise en carton et – vous pouvez me croire – une petite harpe dans un étui en plastique fendillé. Ses cheveux raides, brun clair, étaient vigoureusement brossés, striés de blond, et ils se déployaient comme une sorte de cape sur ses épaules. Son visage était rond et gai.

« Vous faites du stop ? demandai-je.

– Oui.

– Mais est-ce que ce n'est pas dangereux, pour une fille de votre âge ?

– Pas du tout.

– Vous voyagez beaucoup ?

– Tout le temps. Je chante un peu. Je joue dans les cafés.

– Qu'est-ce que vous chantez ?

– Oh, de la musique folk surtout. Et de vieilles chansons – Purcell et Dowland. Mais surtout de la musique folk... *"I gave my love a cherry that had no stone"*, chanta-t-elle d'une voix juste et mélodieuse, *"I gave my love a chicken that had no bone/I told my love a story that had no end/I gave my love a baby with no cryin'."*»

La grâce de sa chanson me porta d'une extrémité à l'autre d'un pont qui

me donna l'impression d'être une construction extrêmement rationnelle, durable et même esthétiquement superbe, conçue par des hommes intelligents pour simplifier mes déplacements ; et les eaux de l'Hudson, au-dessous de nous, étaient plaisantes et calmes. Tout me revint – le courage illusoire, l'exaltation de la vigueur, une sérénité extatique. Sa chanson s'acheva au moment où nous arrivions au péage de la rive est du fleuve. La jeune fille me remercia, me salua et descendit de voiture. Je lui proposai de la conduire où elle voulait, mais elle fit non de la tête et s'éloigna ; et je poursuivis ma route en direction de la ville, dans un monde qui, m'ayant été rendu, me semblait merveilleux et juste. En arrivant chez moi, j'envisageai un instant d'appeler mon frère et de lui raconter ce qui venait de se passer, car il existait peut-être aussi un ange des ascenseurs ; mais à cause de la harpe – ce simple détail – je risquais de lui sembler ridicule ou fou, et je ne l'appelai pas.

J'aimerais pouvoir dire que je suis convaincu qu'une intervention charitable m'aidera toujours à vaincre mes tourments ; mais je n'ai aucune envie de forcer ma chance, aussi j'évite le George Washington Bridge, bien que je traverse sans difficultés le Triborough et le Tappan Zee Bridge. Mon frère a toujours peur des ascenseurs et ma mère, bien qu'elle ait perdu beaucoup de sa souplesse, continue de tourner inlassablement sur la glace.

John Cheever, dans le recueil
L'Ange sur le pont, éd. Le Serpent à Plumes, 2002.